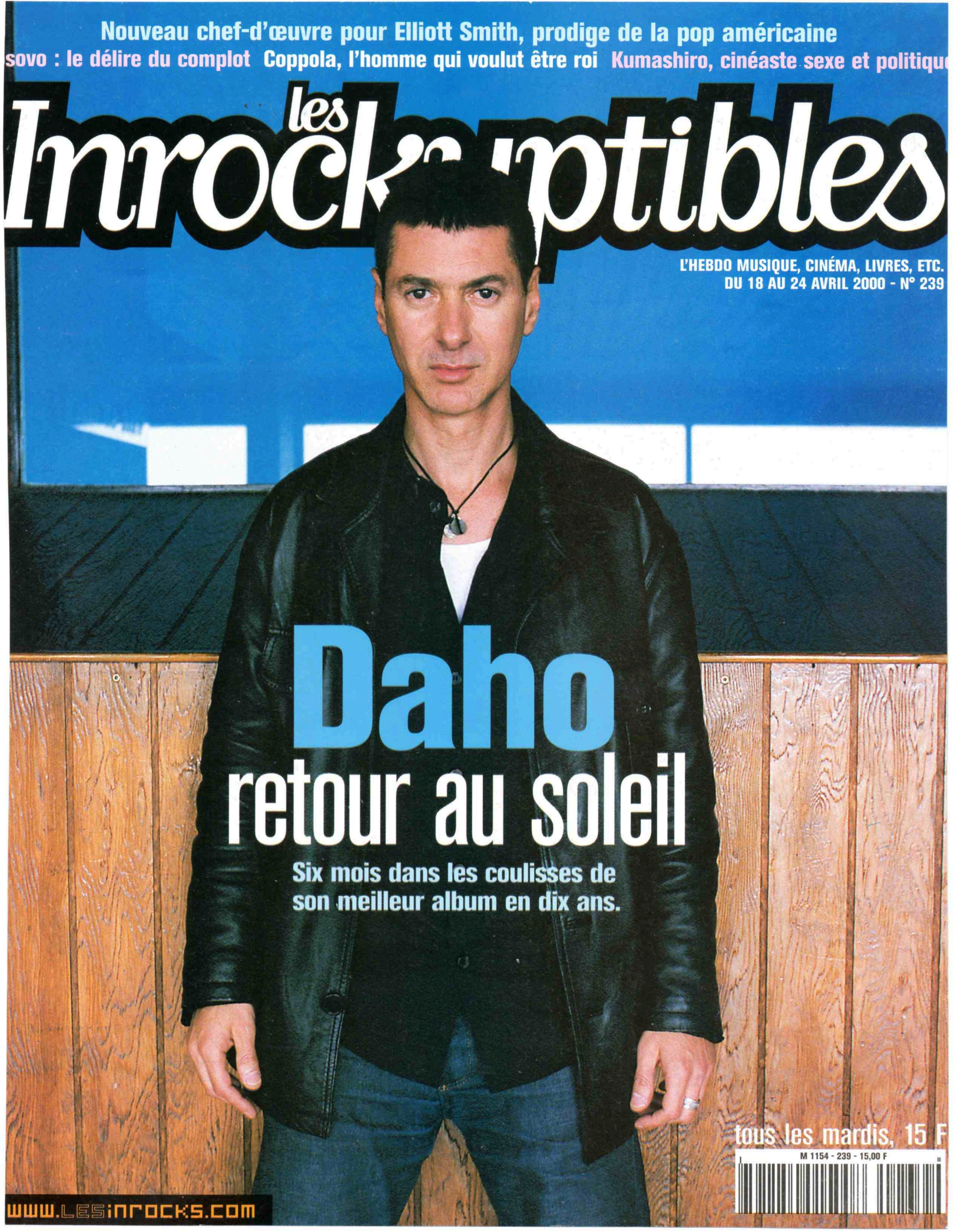
Nouveau chef-d'œuvre pour Elliott Smith, prodige de la pop américaine

sovo : le délire du complot Coppola, l'homme qui voulut être roi Kumashiro, cinéaste sexe et politiqu

les Inrockuptibles

L'HEBDO MUSIQUE, CINÉMA, LIVRES, ETC.
DU 18 AU 24 AVRIL 2000 - N° 239



Daho
retour au soleil

Six mois dans les coulisses de son meilleur album en dix ans.

tous les mardis, 15 F

M 1154 - 239 - 15,00 F

www.lesinrocks.com

sous le soleil exactement

"J'ai toujours ressenti que quelque chose de bien allait m'arriver : cette conviction m'a placé sur la route des musiciens qui ont été importants dans ma vie, des fées qui m'ont porté. J'ai toujours pensé que j'avais le doigt de Dieu pointé sur ma tête."

L'été dernier, alors que son nouvel album n'était encore qu'un spermatozoïde, Etienne Daho nous parlait de son prochain bébé : un disque simple, mélodique et acoustique, en rupture avec l'électronique incomprise du précédent *Eden*. On a donc suivi en direct, pendant plusieurs semaines d'un enregistrement serein et méticuleux, la conception de *Corps et armes*. Un nouvel album où Etienne Daho, à son sommet de lyrisme, regarde finalement le soleil dans les yeux.

Par JD Beauvallet
Photo Laure Vasconi

C'est la fin de l'automne 99, nous sommes à Londres et un curieux miracle s'accomplit : dans les vénérables studios de Whitfields, à deux pas de Tottenham Court Road, on parle français à tous les étages. Au premier, Louise Attaque termine *Comme on a dit* et, au second, Etienne Daho entame *Corps et armes*. Après un mois et demi de maquettes à la maison, affinées pendant trente jours supplémentaires dans un studio artisanal parisien, treize chansons sont ainsi en reconstruction. D'entrée de jeu, le ton de Daho impressionne. Avec un aplomb et une détermination qu'on ne lui soupçonnait pas, il impose et martèle ses mots d'ordre : *"Plus simple, plus simple."*

Déjà, au début de l'été 99, alors que l'on rencontrait Daho à Londres pour un dialogue avec Miossec[1], il avait déjà impressionné par sa volonté de retour à la chanson. *Corps et armes* avait beau n'être alors qu'une lueur dans l'œil gourmand de son géniteur, lui avait déjà en tête sa couleur, son odeur, ses moindres détails vestimentaires : peu de tissu, mais des étoffes nobles. On n'en est pourtant qu'aux carcasses, aux prises de batteries, mais on sent déjà que ces chansons n'auront pas le droit de s'éloigner pour jouer trop loin de la cour de récréation délimitée par ces maquettes.

Dans ses mains, un cahier scolaire contenant la fiche signalétique de chaque chanson se transforme en véritable code de discipline, en livre rouge. Pas question de passer par les marges : tout est écrit dans le marbre, à la main, d'une écriture douce et régulière d'ancien instituteur. Derrière sa batterie, le colossal Andy Gangadeen se freine, aux ordres. Lui, qui joue aussi bien pour Massive Attack que pour les Spice Girls, sait que l'on paye ses bras, pas son ego : il cogne où on lui dit de cogner. Méticuleux jusqu'à la maniaquerie, Etienne Daho et ses acolytes des Valentins (Edith Fambuena et Jean-Louis Pierot, coproducteurs de ce septième album de Daho en vingt ans) discutent longuement des baguettes à imposer au batteur, qui attend patiemment dans son bocal. Ce sera finalement des genres de fagots, entre balais et baguettes, de vrais petits instruments ●●●

• • • à battre la chantilly.
C'est dire si l'image de gentil fumiste, de doux nonchalant insouciant qui poursuit Daho, prend ici du plomb dans l'aile. *"Mon image de nonchalant remonte à mes premières apparitions et, pour plein de gens, je serai éternellement le petit jeune homme branchouille qui arrive de Rennes et adore Françoise Hardy ou le Velvet. Un bout de cet Etienne-là subsiste peut-être, mais je suis plus violent, passionné, dangereux que mon apparence le suggère."*
Etonnamment ferme et certain de ses choix, le Rennais a ainsi rédigé des instructions très précises pour des musiciens pourtant aussi expérimentés que Will Malone, autre collaborateur de Massive Attack, qui conduira les cordes dans une semaine aux prestigieux studios d'Abbey Road. *"Ça doit être frustrant de travailler avec moi,* s'amuse Daho. *Il n'y a pas beaucoup de marge de manœuvre."*
"Nous ne ressentons pas la moindre frustration, confie plus tard Jean-Louis Pierot. *Nous avons l'impression d'enregistrer notre propre disque, celui que Les Valentins n'ont pas les moyens d'enregistrer."* Tant pis, donc, pour le nouvel album des Valentins, sans cesse repoussé – voire jeté aux orties, depuis que le duo a vécu avec Daho son grand fantasme de mélange entre cordes et programmations. Comment, effectivement, aller plus haut qu'*Ouverture* et *San Antonio de la Luna*, les deux merveilles composées par Les Valentins pour *Corps et armes* ? Daho : *"Ce sont deux des plus belles chansons que j'aie chantées. Et Les Valentins, des chansons comme ça, ils en ont plein leurs poubelles. Ils en ont peut-être deux cents de ce niveau-là. Moi, j'ai compris : pour le prochain album, je fouille dans leurs poubelles* (rires)…"

"Quand je bois, c'est jusqu'à la destruction et je ne peux pas me le permettre, car la reconstruction demande trop d'effort. Au départ, pourtant, ce n'est qu'une envie de s'étourdir, un truc normal pour un type timide et inhibé : je deviens plus réceptif, notamment à la musique."

L'anxiété qui règne quand le trio autorise, dans un petit bureau adjacent, les premières oreilles externes à écouter les ébauches de *Corps et armes* en dit long sur l'implication de chacun sur ces chansons. Des ébauches visiblement passées par des filtres impitoyables : sur certains morceaux, jusqu'à quatre-vingts pistes avaient été investies, dans un embouteillage dont ces paisibles pop-songs traversières ne conservent finalement ni la pollution ni le tintamarre. Ce qui étonne d'entrée est la cohérence des chansons, pourtant écrites dans trois pays par une demi-douzaine de plumes a priori sans rapport. Même les chansons composées à New York par les virtuoses virtuels de la clique Daou côtoient, sans ce sentiment de supériorité si détestablement new-yorkais, la chanson de Soligny écrite en face, au Havre. *"J'ai des certitudes sur ce qui me convient, même – et surtout – si c'est très éloigné de moi. Je sais ce que je peux m'approprier, kidnapper. Souvent, je trouve la mélodie, ce qui donne un ton. La cohérence, c'est ma voix. Mais c'est vrai que c'était un album casse-gueule."*
Le chantier est ouvert depuis deux jours seulement et déjà, l'euphorie règne. Même s'il faut aujourd'hui une journée entière pour régler la finesse de batterie nécessaire au tarabiscoté *La Baie,* hier quatre bases rythmiques de chansons ont déjà été posées, sans accroc. La seule inquiète est Edith Fambuena : si l'enregistrement prend du retard, elle devra annuler son déplacement à Paris le week-end et, catastrophe, manquer le match de foot féminin qu'elle doit y livrer. Etonnante relation que celle qui unit Etienne, Edith et Jean-Louis : ils ont beau être ensemble depuis déjà six mois, repliés sur ces chansons, on n'entend pas une divergence. Pas d'accrochages, pas de portes claquées, l'enregistrement semble se dérouler dans le coton, avec un Daho en airbag, protégeant sa garde rapprochée autant qu'elle le préserve.
Pourtant, tout devrait ici encourager au stress : Daho a imposé à tout le monde des délais extrêmement courts pour traiter ces treize chansons. Trois jours seulement ont été alloués à l'enregistrement des basses et des batteries, histoire d'aller à l'essentiel, de ne pas se diluer

dans la maniaquerie du précédent *Eden*, enregistré sans garde-fous : un disque à la conception trop longue et trop coûteuse, dans lequel Daho se perdit un peu, laissant surtout en route une partie, décontenancée, de ses fans. "Eden *est un album beaucoup moins émotionnel, alors que je fonctionne surtout à l'émotion. Celle d'*Eden *est très sombre, elle reflète une période de ma vie où j'étais en plein recentrage.*"

"J'étais tellement peu sûr de moi que j'avais jusqu'ici souvent caché ma voix, ce qui m'a valu le sobriquet de chanteur muet. Mais là, je me suis battu pour elle : j'avais envie qu'on m'entende, qu'on écoute mes textes."

Puisque nous sommes à Londres et que c'est mardi, Daho se lèche les babines, visiblement recentré : ce soir, chansons finies ou non, il sait qu'il sera de moins en moins droit et fringant au bar d'Erection 5, un club tenu par ses amis du groupe Saint Etienne, où les DJ enfilent les disques à la demande. Un rêve pour Daho : picoler en tanguant, de Bacharach à Birdie, sur une discothèque qui est aussi la sienne. *"Martin Kelly, du label Heavenly, m'a proposé d'être actionnaire dans un bar que sa clique veut ouvrir à Paris, sur le modèle du Heavenly Social. Ça serait la mort pour moi, c'est un truc contre lequel je lutte depuis vingt ans. Il y a une compulsion terrible chez moi : quand je commence à fumer, c'est tout de suite plusieurs paquets par jour et quand je bois, c'est jusqu'à la destruction. Je ne peux pas me le permettre, la reconstruction demande trop d'effort. Je n'en suis pas au point d'aller en cure au Betty Ford Center, mais c'est quand même un problème. Au départ, pourtant, ce n'est qu'une envie de s'étourdir, un truc normal pour un type timide et inhibé. Là, je deviens plus réceptif, notamment à la musique. J'en ai besoin pour éviter, surtout en club à Paris, le regard des autres, qui est forcément un regard de juge. Du coup, je bois souvent chez moi, on passe de la musique jusqu'au matin, pour des genres de ping-pongs musicaux, où l'on essaie de s'impressionner les uns les autres par des disques. J'aime cet aspect festif de l'alcool."*

Après une semaine de studio, les colonnes du cahier se remplissent paisiblement : batteries, basses et piano. Les prises de guitare révèlent la maniaquerie de la douce Edith Fambuena, monstre de travail remettant systématiquement en cause son jeu et ses prises, ponctuant chaque contre-performance d'un *"shit !!!"* retentissant. *"Je vais la jouer moins soft, là, on s'endort."* Personne n'a eu le temps de lui dire que sa prise était parfaite qu'elle est déjà repartie, rageuse, de l'autre côté de la vitre. *"Là, encore, elle est soft,* prévient Jean-Louis. *Tu devrais la voir s'énerver, jurer. Elle sait mieux que nous ce dont elle est capable."* Enfin, on peut griser la colonne "guitares" – *"Le meilleur moment du studio : achever une colonne"*, rigole Daho, son crayon à la main. Ne reste plus alors, à Whitfields, qu'à emplir une colonne au nom de code mystérieux : ❤ (pour "chœurs", l'amour attendra la fin de l'enregistrement). Et les choristes déboulent effectivement en force dans le studio, obligeant Daho à ressortir sa vieille blouse grise de professeur de langue : c'est phonétiquement que les textes sont ainsi appris par des chanteuses visiblement plus douées pour la voix que pour les langues. Daho ressort de ce cours magistral exténué : visiblement, l'Education nationale n'est pas prête de le récupérer.

Seule une colonne, blanche et vide, attend encore, sur le cahier, la visite de Daho. Son évocation provoque un frisson sur l'assistance : la colonne blanche, c'est là que se joue *"80 % de l'album"* (selon Edith), aux studios d'Abbey Road, où les attendront dans quelques jours une trentaine de musiciens classiques.

Trois semaines et trois jours après son premier cri à Whitfields, *Corps et armes* est déjà parvenu à maturation, ne lui reste plus que le redoutable bizutage des cordes. Trois sessions de trois heures, comme l'exigent les pauses syndicales, sans sessions de rattrapage. Du coup, Daho porte son T-shirt fétiche, uniquement sorti dans les grandes occasions, quand il faut draguer la chance : un T-shirt Adidas, rouge épuisé.

"Mon père était militaire en Afrique du Nord et il nous a abandonnés en pleine guerre d'Algérie, ma mère, mes sœurs et moi. Toutes ces années au soleil étaient marquées par le drame, la mort et l'incertitude. Il fallait exorciser ces souffrances que j'ai été trop longtemps obligé de taire : *Corps et armes*, c'est la réconciliation avec le soleil. Et on dit que le père, c'est le soleil."

Plus de trente années après que les Beatles ont traversé le plus célèbre passage clouté de la planète, les murs du studio d'Abbey Road demeurent couverts de graffitis. La diversité des alphabets recensés pour ces hommages à Jojo et Popo en dit long sur la ferveur de ce pèlerinage. A l'intérieur de cette sainte chapelle d'une religion absurde, on retrouve Etienne Daho prostré, terrifié. Non pas par la religiosité des lieux. *"Edith et Jean-Louis étaient galvanisés par le fait d'être là. Moi, je n'ai jamais été fan des Beatles comme je le suis du Velvet Underground. Abbey Road, ça fait juste bien sur la pochette."* Juste parce que, dans quelques minutes, ses chansons vont subir le plus impitoyable examen possible : le traitement de cordes.

L'œil trouble, Daho regrette déjà sa nuit trop courte : mais hier soir, il a eu le malheur de mettre son nez dans la récente autobiographie de John Cale, *What's Welsch for zen?* Les musiciens arrivent un à un, façon orchestre de Sempé : des gens sans âge, légèrement gris, immédiatement pris en mains par l'arrangeur Will Malone, vénérable druide à la quiétude contagieuse. Dans son dos, Daho épie ses notes. *"Génial, il a mis une clarinette sur* Rendez-vous à Vedra." *"Sur ce morceau, c'est quitte ou double,* angoisse Edith. *Si Will n'a pas trouvé l'arrangement idéal, tout s'effondre."*

Dans le vaste gymnase, sexy comme un hangar à Tupolev et éclairé aux néons de l'administration polonaise, les musiciens étudient leur composition pendant que Daho, dans son canapé, face à eux, se décompose. A Rennes, au même moment, les Transmusicales fêtent leurs 21 ans, âge de raison, sans Daho le pionnier, l'invité de la première édition. *"Moi, je suis né aux Transmusicales, à la première édition. Si on m'avait dit que vingt ans plus tard, j'enregistrerais à Abbey Road, je n'y aurais jamais cru. Pourtant, j'ai toujours ressenti que quelque chose de bien allait m'arriver. C'est cette conviction qui m'a placé sur la route des musiciens qui ont été importants dans ma vie, comme Elli & Jacno ou Marquis De Sade. Ils ont été les fées qui m'ont porté. J'ai toujours pensé que j'avais le doigt de Dieu pointé sur ma tête. Quelle chance !"*

Pour le Rennais, la dernière de ces rencontres déterminantes en date est cocasse : Daho a rencontré les Daou, cette famille new-yorkaise qui fit les belles nuits d'un son funky et snob dans l'underground new-yorkais des 80's. Mais mieux encore : Daho a enregistré à Davout un titre des Daou – ne manquait plus que le dahu pour que la fête soit complète. Mieux encore que le duo Saint Etienne/Etienne Daho de 95. Des Daou chez qui Daho, au-delà du patronyme, a trouvé à New York une véritable famille. *"Une rencontre intense, une bombe d'amitié. Je n'en revenais pas de trouver aussi loin de tels alter ego que Peter et sa fille Vanessa. C'est une véritable passion. Si ça n'avait tenu qu'à moi, on aurait rajouté au nouvel album cinq ou six chansons de la famille* ●●●

Huit années après *Paris ailleurs*, son meilleur album, Daho a rappelé Les Valentins pour coproduire en finesse *Corps et armes*.

my funny Valentins

"La première fois que j'ai rencontré les Valentins, ils étaient encore tout bébés, à Aix-en-Provence. Je les ai ensuite produits sur mon label et à l'époque de *Paris ailleurs*, j'avais imposé leur guitariste Edith Fambuena comme coproductrice, alors que personne ne lui faisait confiance : non seulement c'était une fille, mais en plus elle avait peu d'expérience. Elle a été une partenaire géniale et après, on est partis en tournée pendant neuf mois. Si bien que leur existence en tant que Valentins a été totalement ruinée. Je les ai trop accaparés et à la fin, il y a eu clash.
Pour eux, Etienne Daho, c'est lourd : je masquais ce qu'ils sont capables de faire. C'est pour ça que j'étais content qu'ils fassent leurs armes et soient reconnus avec d'autres gens comme Jacno, Brigitte Fontaine ou Bashung. Je trouve qu'ils ont de moi une vision assez juste, j'avais envie de retravailler avec eux et l'année dernière, par hasard, j'ai recroisé Jean-Louis Pierot dans une fête. J'ai vraiment été impressionné par la façon dont il avait mûri. Je lui ai expliqué ce que j'attendais de mon nouvel album : *"On commence par le piano et les guitares, mais c'est toujours la mélodie qui prime ; on fait les arrangements autour de ma voix ; c'est un album de chansons, sans aucune prétention d'être le plus juste et touchant possible."*
J'entendais cet album dans ma tête depuis des mois déjà. Nous étions vraiment contents de nous retrouver. Jean-Louis m'a énormément surpris : il était jusqu'à présent très renfermé et là, il m'a démontré à quel point je pouvais compter sur lui, sur son talent. Du coup, je leur ai volontiers laissé la place, j'ai été beaucoup moins obsédé par le contrôle que d'habitude, c'était plutôt *"qui m'aime me suive"*. Le partage était très équitable, il n'y avait pas de chef – même si je reste le chanteur, le décideur. Alors que d'habitude, je peux être autoritaire, j'avais envie qu'ils me disent ce qu'ils pensaient. C'est la première fois que je me mets autant en retrait, pour laisser de la place à quelqu'un d'autre, sur un de mes disques."

Propos recueillis par JD Beauvallet

Avec les Valentins pendant l'enregistrement

••• *Daou. Mais Les Valentins m'ont démontré que, si le duo avec Vanessa s'imposait, le reste devait être réservé à un disque à part, qui verra le jour plus tard."*
En attendant la frivolité flashy des arrangements Daou, Daho est à Londres, à Abbey Road, et pleure. Comme une madeleine de Proust qui aurait retrouvé son premier vinyle de Dionne Warwick. *"La petite trompette sur* La Baie, *elle vient de ma collection de vinyles de Dionne Warwick. Ma mère m'a élevé avec ces disques."* Il y a effectivement du Burt Bacharach dans les arrangements proposés par Will Malone. Daho découvre en direct les cordes et cuivres taillés sur mesure pour *San Antonio de la Luna* et le grand souffle qui tempête à Abbey Road le terrasse. *"Je suis trop sensible. Mais on a tellement travaillé pour ce moment que notre émotion est compréhensible"*, s'excuse-t-il, sans même s'apercevoir qu'autour de lui, la larme à l'œil est l'accessoire de mode le plus couru dans ce studio.
A la fin de la première prise, un long silence applaudit les prouesses de l'orchestre, troublé, une minute plus tard, par un *"It was beautiful"* étranglé de Daho, qui vient de toucher là une récompense pour laquelle il ne troquerait pas une Victoire de la musique. Mais Jean-Louis et Edith ont repris le dessus et informent celui qui orchestra aussi bien les Who que Massive Attack que ses arrangements ont démarré avec deux mesures de retard – l'honorable chevelu vérifie, s'excuse avec humilité et relance l'orchestre pour un rabiot de pur bonheur. *"Vous avez réussi à recréer la folie de nos samples"*, félicite Daho. Will Mahone, lui, cherche à trouver le mot précis pour expliquer la façon dont les instruments se bousculent, se chevauchent. Tout le monde tombe d'accord sur *"creeping"* – soit *"en rampant"* –, description parfaite pour cette partition grouillante et malade, menaçante.
C'est la force de Daho : créer autour de lui une bulle où tout le monde se sent invité, sur un pied d'égalité. Un joyeux franglais s'instaure dans la cabine de contrôle, dans une bonhomie qui tranche avec la tension violente des orchestrations. On s'échange les dernières blagues de *South Park*, pour empêcher les cascades de larmes quand démarre *Le Brasier*. Harpe, clarinettes et deux somptueux cors anglais rajoutent quelques huiles essentielles sur le feu – *"Que vive la flamme"*, avaient déjà prévu les paroles. Content d'avoir ainsi pu apporter le bonheur, ce vieil excentrique anglais de Will Malone esquisse dans le studio une danse absurde que n'aurait pas reniée le grand Monty Python John Cleese.

"Depuis que j'avais quitté la fac, je n'avais connu que l'existence de chanteur : une vie anormale, à côté de la vie, alors que mes chansons, elles, ne devraient se nourrir que de la vie, des rencontres fortuites, du danger. J'ai alors décidé de partir vivre tout seul, à Londres."

La fin londonienne de l'enregistrement est mélancolique dans le meilleur des cas, dépressive dans les autres. *"Normalement, quand un disque s'achève, tout le monde est soulagé d'avoir terminé, content de rentrer chez lui. Mais là, nous étions tristes tous les trois. J'ai ressenti un vide intégral, d'une violence terrible. Pendant neuf mois, ça avait été un projet de tous les jours, toute ma vie tournait autour de ce disque, il a occulté tout le reste. Le retour sur terre a été un crash."*
Mais avant l'atterrissage définitif, il faut encore enregistrer patiemment les voix, à Paris. Un tour de force réalisé en compagnie du "coach vocal" d'Etienne Daho, Sarah Sanders. *"*Eden *avait été un enfer à chanter, parce qu'il était surtout basé sur des samples. Là, sur des instruments acoustiques, c'est plus simple pour moi. Les mélodies de* Corps et armes *m'ont poussé à chanter différemment, à moins me reposer sur les basses, où je suis à l'aise. C'était à la fois l'atout et le défaut d'*Eden *: la voix était tellement basse que les mots et intentions étaient masqués. J'étais tellement peu sûr de moi que j'avais jusqu'ici souvent caché ma voix, ce qui m'a valu le sobriquet de chanteur muet* (rires)*… Mais là, je me suis battu pour elle : j'avais envie qu'on m'entende, qu'on écoute mes textes. C'est une métamorphose qui avait commencé sur la tournée* Eden *: soudain, je n'avais plus une multitude de musiciens auxquels me raccrocher, des petits pas de danse pour masquer mes lacunes et faiblesses. J'ai préféré tout montrer, avec très peu d'artifices pour détourner l'attention."*
En ce début de printemps parisien, les deux locataires français des studios Whitfields sont en ville : Louise Attaque pour une Black session, Daho pour commenter son *Corps et armes*. Avant de nous laisser partir dans le chalet de Daho sur les hauteurs de Paris, Bernard Lenoir – qui en connaît un rayon sur les carnages des voyages trans-Med – évoque

avec tendresse le Rennais : *"Daho, c'est un bon pied-noir."* On ne l'avait effectivement jamais envisagé comme ça, mais on lui en parlera. On lui parlera surtout de cette chanson pivot, *De bien jolies flammes,* étonnamment relégué en face B à l'époque d'*Eden.* Une chanson de pur exorcisme, où Daho se réconciliait, en force, avec le soleil, cet ami d'enfance perdu. *"Elle raconte un épisode assez dur, une nuit où quelqu'un a essayé de nous faire brûler vifs dans notre appartement à Oran, en pleine guerre, en provoquant un incendie. Ça, c'est remonté à la surface quand je vivais seul à Londres : je pouvais enfin en parler parce que ça faisait moins mal.* Eden *m'a permis de sortir tout ça, de montrer des aspects moins lisses. On pouvait voir de manière un peu plus réaliste le gentil jeune homme trop poli, trop honnête que je ne suis pas.* Corps et armes, *c'est la réconciliation avec le soleil. Et on dit que le père, c'est le soleil. Alors c'est peut-être ça, la vraie réconciliation, avec ce père qui a été inexistant et salaud. Mon père était militaire en Afrique du Nord, appelé. Et il nous a abandonnés en pleine guerre d'Algérie, ma mère, mes sœurs et moi, a fait passer une autre femme pour son épouse. Mais aujourd'hui, pour la première fois de ma vie, le soleil n'est plus synonyme d'angoisse. Alors que toutes ces années au soleil étaient marquées par le drame, la mort : le soleil, c'était la mort et l'incertitude. Il fallait exorciser cet arrachement, ces souffrances que j'ai été trop longtemps obligé de taire."*

Il y a trois ans, une fois encore, Daho se sent étranger : un sentiment archiconnu et visité sous tous les angles depuis qu'il a débarqué du soleil d'Oran dans un lycée glacial de Rennes.

En tout début de *Corps et armes, Ouverture* évoque ainsi *"l'été qui commence"*, l'ultime *San Antonio de la Luna* invoque *"l'été sans fin"* : le soleil est effectivement revenu chez Daho. Mais, c'est le plus cocasse de l'affaire, il a fallu aller le chercher… en Angleterre. Un pays où Daho, adolescent, avait été envoyé avec un carton de singles de Marquis De Sade sous le bras, avec ordre de les distribuer aux journalistes et DJ influents – d'où une première rencontre cocasse avec le DJ incontournable de la BBC depuis vingt-cinq ans, John Peel.

Un pays dont il n'est jamais vraiment revenu et qui accorda, au milieu des années 90, à un chanteur qui déchantait, à un crooner qui s'écroulait, l'asile politique. *"Je sortais de* Paris ailleurs *et* Mon manège à moi, *c'était la voie royale : les numéro un, les singles qui cartonnent… Et pourtant, ça devenait invivable, je devais me sortir de ça, me donner le droit de vieillir, de changer. Déjà, à l'époque de* Pop satori, *les superlatifs étaient tombés en masse, j'avais l'angoisse de ne pas être à la hauteur, c'était une terreur. J'ai toujours été très mal à l'aise avec les compliments, je préfère être attaqué que flatté. Pour les médias, j'étais devenu le mec à accrocher, qui faisait vendre du papier et monter l'audimat. Et j'ai probablement joué le jeu, par inconscience. Ça a complètement dérapé, on me forçait à devenir un autre. J'ai alors décidé de partir vivre tout seul, à Londres. Tout seul pour me refaire une vie sans être Etienne Daho, juste un type reconnecté au quotidien. Depuis que j'avais quitté la fac, je n'avais connu que l'existence de chanteur, une vie anormale, à côté de la vie. Alors que mes* ●●●

• • • *chansons, elles, ne devraient se nourrir que de la vie, des rencontres fortuites, du danger. A Londres, je me suis mis en danger dans la solitude la plus totale. Face à moi-même, j'ai dû faire un bilan. Plutôt positif : j'étais un petit étudiant autiste et là, je chantais depuis treize ans, quelques-unes de mes chansons ont accompagné la vie de certaines personnes. J'étais sur le point de m'envoler pour une tournée internationale et soudain, j'ai commencé par ressentir des phobies, comme l'impossibilité de monter dans un avion. Des phobies dues à mon délabrement physique. J'étais au fond du trou quand je suis arrivé à Londres. La prochaine étape, c'était la corde. Et pourtant, j'avais confiance. C'est pour ça que je ne connais pas la nostalgie : il y a toujours une force pour me pousser vers l'avant. Je préfère un avenir incertain à un passé sûr, sur lequel m'asseoir… C'est un truc très personnel, dont je n'ai encore jamais parlé… Mais depuis que je suis tout petit, quand je ferme les yeux, je vois une lumière. Et là, ça s'est éteint. Ça a été le gouffre, avec la sensation que le meilleur était derrière. Il fallait mourir pour renaître. Et curieusement, au même moment, une rumeur a commencé à circuler, annonçant mon décès. Au lieu de m'enfoncer, ça m'a dopé, même si ces bruits ont compliqué ma vie privée, celle de ma famille. Il m'a fallu trois années de recherches, de désillusions pour retrouver ma lumière. Ma période londonienne, c'était ça : devenir électricien pour réparer ma petite lumière interne. Il fallait rebrancher les fils car je n'avais plus de projet."*

Pour se soigner, Etienne Daho aura recours au traitement électronique alors omniprésent à Londres. Partout où il sort et furète (surtout avec ses copains de Saint Etienne), on lui rappelle que quelques-unes de ses marottes – de Burt Bacharach aux Beach Boys – sont parfaitement compatibles avec une électronique dans laquelle Daho n'est, après tout, pas du tout étranger, lui qui offrit à l'electro-pop française quelques faits d'armes des eighties, du *Grand sommeil* à *Epaule tatoo.*

Ambitieux, *Eden* avait donc tenté un pont trans-Manche, entre la chanson d'ici et les sons de là-bas. "Eden *est un album que je devais faire, pour me remettre debout. Il témoigne de ma reconstruction, il dégage de l'espoir même si je suis encore dans le tunnel. Les gens n'y ont pas retrouvé l'Etienne qu'ils aimaient bien, ça les a déroutés."*

Une fois encore, Daho se sent alors étranger. Un sentiment archiconnu et visité sous tous les angles, depuis qu'il a débarqué du soleil d'Oran dans un lycée glacial de Rennes. S'il évoque *"sa rage de réussir"* dans ce pays étranger que fut la France, il se souvient que c'est là, dès 6 ans, que s'est développé ce qu'il évoque comme sa "planète invisible" sur *Ouverture. "Etrange et étranger, c'est quelque chose que je ressens depuis l'école. A cette époque, alors que commençait le bourrage de crâne sur la normalisation, j'en souffrais déjà. Je voulais qu'on me fiche la paix, ressembler à tout le monde, alors que cette différence est devenue mon atout. Si je dois trouver une raison à mon succès, c'est d'avoir été étrange jusqu'au bout. Et parfois, je rencontre d'autres aliens comme moi et là, c'est la transe* (rires)… *Je sais que c'est cuit maintenant, mais j'ai des fantasmes de normalité. A mes tout débuts, je disais "Ça sera la gloire ou le caniveau." Même si j'ai toujours été déterminé, c'était avec une conscience très forte de mes propres limites, ce qui m'a parfois empêché d'aller en avant. Il y a toujours eu conflit entre mon côté fonceur et mes freins, mes complexes… "La pire punition, ce serait d'être numéro un", c'est le genre de choses que je me dis. Ce n'est pas naturel de s'interdire spontanément l'accès des choses, ça vient certainement de ce qui, très jeune, ne m'a pas été autorisé. Et là, avec* Eden, *ça recommençait : je suis rentré en France avec un album électronique, complètement atypique dans une scène divisée entre la variété très lourde et le hip-hop. Il n'y avait plus d'espace pour moi. Toute une pop française, dont Pierre Bondu, que j'adore, ne pouvait pas émerger : tout était bouché, verrouillé. J'étais effondré. A part FG et Radio Nova, personne ne voulait au départ diffuser Air, De Crécy, Daft Punk, Elegia, Gopher ou Motorbass. Tout un public a été privé d'une musique qui était pour lui."*

Daho, invité aux 20 h 30, ne se gênera pas alors pour renvoyer l'ascenseur à cette scène, citant allégrement les vertus de ces électroniciens pour qui il est à la fois parrain et fan. Pour lui, le même devoir d'évangélisation qu'à l'époque où il emportait avec lui des images du Velvet ou de Jesus & Mary Chain dans des talk-shows ahuris par le décalage entre la musique que Daho écoute et celle qu'il joue. "Corps et armes, *par rapport à ce que j'entends à la radio, c'est de la résistance. Comme si j'essayais de maintenir en vie une forme de tradition."*

A 40 ans, à l'âge où les vinyles sont pour beaucoup les cicatrices ridicules d'une maladie de jeunesse, à entasser au grenier pour aménager un atelier Castorama ou la chambre du troisième enfant, Daho, lui, ne démissionne pas, curieux de tout.

A 40 ans, à l'âge où les vinyles sont pour beaucoup les cicatrices ridicules d'une maladie de

jeunesse, un poids mort qu'il faut entasser au grenier pour aménager un atelier Castorama ou la chambre du troisième enfant, Daho, lui, ne démissionne pas. Curieux de tout, on le croise aussi bien au jury du Festival du film britannique de Dinard que sur la piste du Rex, fouillant maladivement les bacs nouveautés ou épluchant la presse comme un adolescent qu'il n'a jamais été – et donc jamais cessé d'être. Pire encore : on le soupçonne d'encourager autour de lui le chaos, les amours impossibles dont se goinfrent ses chansons, incurable romantique ignorant tout des cynismes et raisons de l'âge. *"Ce serait horrible d'admettre ça, car ça signifierait que l'amour n'est vivable que dans la mesure où je pourrais faire un album. Je préfère voir les choses à l'envers, croire que ce sont les rencontres qui m'ont poussé à écrire certaines chansons et non l'inverse. Mais c'est vrai que ma vie m'oblige à me mettre en danger, à racler mon intérieur jusqu'au fond de mes orteils. C'est vraiment la nudité frontale. Des fois, ça me fout la trouille. Mais ma destinée, c'est peut-être ça : être au service de mes chansons. Ma vie entière leur sera peut-être réservée, ce qui veut dire mettre une croix sur un certain type de relations paisibles et sécurisantes. Ce que j'ai d'ailleurs failli vivre et que j'ai fui en courant – je suis passé deux fois près du mariage. Mais c'est mon besoin d'intensité, de passion qui veut ça. Je ne pourrais pas me satisfaire de sentiments tièdes. Pourtant, quand je vois des petits vieux qui se tiennent par la main, je suis bouleversé : ça fait fantasmer sur l'amour paisible. Cela dit, ils se sont peut-être rencontrés quelques années auparavant* (rires)… *Pour me rassurer, je me dis que si je n'ai pas d'enfants, j'ai au moins fait des albums, c'est un substitut. Ma peur, ce serait de ne plus avoir d'appétit pour les choses, plus d'élan, de ne plus aimer comme j'aime en ce moment. Mais à 80 ans, je serais encore en train de chercher le maxi contenant des remixes inédits de je ne sais qui."* ●

Corps et armes *(Virgin)*.
1. Voir Les Inrockuptibles *n° 206.*

à suivre sur
www.lesinrocks.com

Miossec ascète et esthète revu par John Barry ? Aznavour chanté par Françoise Hardy ? Du haut de ses cordes, Daho retrouve l'inspiration du parfait *Paris ailleurs.*

plein soleil

Ce sera décidément toujours la même chose avec Daho. Cette impression de se faire avoir par un vieux souvenir d'adolescence parfumé à l'eau de rose, de revivre le frisson des balades d'été sur la plage, un perroquet sur la marinière. Cette époque où ses chansons paraissaient les confidentes idéales à la fois des coups de foudre et des coups de grisou.

Depuis plus de quinze ans, Etienne Daho doit être le seul à nous faire bouffer de la guimauve sans qu'on s'en aperçoive, tout simplement parce qu'il a su en changer l'emballage au fil des ans, gommer les grosses ficelles et mettre à nu le nerf de force mélancolique qui gouverne ces ritournelles.

Un exploit sans doute rendu possible par cet handicap présumé qui est finalement devenu son principal atout : sa voix, ce chant glacé limité par une atonalité et un manque de puissance qui lui a interdit à tout jamais de faire du rock et de répondre aux exigences de la variété ordinaire. Slalomeur obligé entre les genres, amoureux des feintes décomplexé par l'art du transformisme à la Bowie, Daho a réconcilié la pop-song française avec sa langue maternelle en la détournant de son lourd héritage chansonnier, en la rêvant – vingt ans après Gainsbourg – de nouveau allongée sur les rives anglaises. Candide éternel, il est une fois de plus parti à Londres pour signer *Corps et armes* : le strict négatif de son album précédent, cet *Eden* électronique à l'inspiration squelettique. Accompagné des Valentins, Daho s'assoit devant un ensemble de cordes et imagine de nouveau la chanson française. Miossec ascète et esthète revu par John Barry ? Aznavour chanté par Françoise Hardy *(San Antonio de la Luna)* ? Ses mots sont ceux des pauvres gens (vus par Ferré), ils racontent la rencontre, le doute, l'introspection, la naïveté et le doux-amer comme un film de Desplechin. Musicalement, les cordes dressent un décorum d'une parfaite sobriété, précis et coloré ; elles montent une voie lactée vers Bristol en *Ouverture* de disque, lorsque le dandy capture la mélancolie du *Unfinished sympathy* de Massive Attack. Plus loin, elles laissent galoper le piano et l'ambiance jazzy-muzak quand Daho s'entiche de revisiter les sixties façon *Dr. Jekyll & Mr. Hyde* selon Gainsbourg-le-jeune *(Rendez-vous à Vedra)*. Son innocence et sa gourmandise joueront *"180° d'immense liberté"* selon les règles de la parité sur tout le reste de l'album. Lové dans un univers sépia amoureux d'Everything But the Girl, d'arlequin et ses romances, d'Isaac Hayes et Nancy Sinatra réunis *(Make believe)*, Daho rend visite à sa galerie de héros et de fantasmes, s'isole dans la bulle d'aise voisine de celle occupée il y a huit ans, à l'époque de *Paris ailleurs*. Jusqu'au prochain Bashung, on lui tiendra compagnie.

Marc Besse

Corps et armes *(Virgin)*.